

Pierre-Henri Castel

Si le jeune Freud était un neurologue « critique », qu'est-ce que cela nous apprend sur l'émergence de la psychanalyse ?

Après une lecture de *Freud, le temps de la neurologie*
de Thierry Longé¹

C'est avec beaucoup de joie qu'on peut saluer la réunion en un unique volume des traductions commentées de Thierry Longé jusque-là dispersées dans des livraisons d'*Essaim*. Restitution technique précise d'un vocabulaire neurologique souvent complexe, appareil critique fouillé, contextualisation très riche, tout cela permet de se faire une idée hautement suggestive du genre de savant qu'était Freud en son temps. Même si la couverture mentionne les dates 1884-1886, le lecteur trouvera en réalité une évaluation globale de son parcours, jusqu'aux derniers travaux sur la paralysie cérébrale infantile, et l'abandon final de la neuropédiatrie qu'il exerçait lors à l'Institut Max-Kassowitz, en 1897².

Un tel travail, qui fait explicitement fond sur la mise en route d'une publication des œuvres *réellement* complètes de Freud (autrement dit neurologie incluse³) invite bien sûr à la réflexion épistémologique sur les prémisses de la psychanalyse dans les sciences du cerveau et dans la neuropathologie de la fin du 19^e siècle. Cette discussion, jusqu'ici, a presque toujours été menée dans l'idée que Freud aurait pratiqué une sorte de « transfert de vocabulaire », passant par les voies de la métaphore, et qui l'aurait conduit d'une vision de l'appareil « neuronal » qui se met alors en place (et à laquelle Freud a d'ailleurs contribué à la marge) à l'appareil

¹ T. Longé, *Freud, le temps de la neurologie - Présentation et traduction des textes de 1884 à 1886*, Scripta, collection de l'École de psychanalyse Sigmund Freud, Érès, Toulouse, 2021, 389 pp., 30 €.

² Comme on le connaît aujourd'hui du nom de son réorganisateur à l'époque de Freud. C'était à l'époque l'*Erstes Öffentliches Kinder-Krankeninstitut* (le premier institut public pour les enfants malades), vénérable institution héritée de la période du despotisme éclairé de Joseph II, qui l'avait fondée en 1788, à destination des enfants pauvres. Freud y travaillait gratuitement trois fois par semaine.

³ Cette édition prévue en 24 volumes (les *Gesammelte Werke* en comptaient 14), où T. Longé a puisé, est en cours au *Psychosozial Verlag* depuis 2015. 13 volumes sont désormais disponibles.

« psychique » proprement dit, dont le chapitre final de *L'Interprétation du rêve* est la référence. Entre les deux, se situe l'*Esquisse*, où s'opérerait l'essentiel dudit « transfert », pourvu qu'on l'éclaire avec la correspondance avec Fliess. Il y a peu de chances qu'on puisse fortement ébranler cette lecture, tellement consacrée qu'elle fait figure d'évidence⁴. Et pourtant, la reconstruction minutieuse du parcours à la fois scientifique mais surtout conceptuel de Freud inclinerait plutôt à se faire une idée fort différente de ce qui l'a conduit du neuronal au psychique. C'est la piste que je vais suivre ici, m'appuyant sur le magnifique matériel réuni par T. Longé, pour soutenir qu'il ne s'est jamais agi de métaphore, mais bien d'*extension conceptuelle*, ce qui a notamment pour conséquence qu'un certain nombre de choses que Freud tenait pour *probantes* en neurologie (des conditions du discours rationnel), il continuera à les tenir pour probantes (et non pour suggestives, ou plus commodes à imaginer) en psychanalyse.

T. Longé fournit à cet égard une clé décisive, en observant qu'il n'y a pas de neurologie chez Freud (comme d'ailleurs chez ses maîtres et ses contemporains) sans, en même temps, une « métaneurologie ». C'est clair à la lecture des textes, encore fallait-il le dire en toutes lettres. C'est parce qu'il y a une telle métaneurologie que la psychologie peut apparaître comme une ressource conceptuelle pour la structurer, mais cette psychologie ne sera justement pas une psychologie de la conscience, mais, par nécessité, une métapsychologie. Ce premier point fixé, on voit tout de suite qu'une pareille métaneurologie, si elle doit être ce qu'elle est, autrement dit le moteur logique des extensions conceptuelles (de la « neurologie en extension ») que va pratiquer le jeune Freud, exige d'emblée une *critique*. Le geste, sans aucun doute, est kantien au sens large. Pour avancer « sur la voie sûre de la science », nous n'avons que les observations empiriques, la méthode expérimentale, mais aussi, en médecine, la méthode pathologique. Toutefois, l'enquête doit se guider sur des principes, et elle doit, de ce point de vue, prendre garde à ce que les principes soient effectivement au ressort de l'approfondissement de la

⁴ Elle trouve dans le travail de Thierry Longé une illustration particulièrement sophistiquée, due à Ferdinand Scherrer, dans un travail qui porte justement sur la question de l'aphasie dont il va être question plus loin : Longé, p. 93, note 66. Voir F. Scherrer, « Sigmund Freud est-il auteur de l'article "aphasie" ? Remarques et réflexions à propos de la contribution de Freud au *Dictionnaire médical* de Villaret (1888-1891) », *Essaim*, 2002, n° 9, pp. 151-166. C'est contre l'esprit général de ces lectures qu'est écrit le présent article.

connaissance par expérience, et non la projection d'*a priori* logiques sur la connexion du mental au cérébral. C'est bien pourquoi dans le manuscrit non publié « Introduction critique à la neuropathologie », c'est moins le contenu que le titre qui doit nous retenir⁵. À cet égard, on peut sans doute aller plus loin que spéculer sur le caractère de Freud, ou sa tendance à adopter une attitude « en surplomb » dans son ambition critique⁶. En effet, c'est un trait de l'engagement rationaliste de Freud qu'on ne change pas de principe épistémologique en cours d'enquête, mais qu'on les poursuit jusque dans leurs dernières conséquences. Il ne fait peut-être pas grand mal de rappeler l'*ethos* qui sous-tend ce genre de décision : c'est que si les autres doivent *in fine* acter nos erreurs, il faut qu'ils puissent les circonscrire exactement – et donc de leurs premiers principes jusqu'à leurs ultimes conséquences. On en trouve d'ailleurs une illustration dans le Freud du *Moïse*, par exemple lorsqu'il avoue qu'il est bien obligé d'être lamarckien pour rendre compte de la transmission des caractères psychiques acquis⁷.

Or que sont de tels principes dans le contexte de la neurobiologie de ces années ? Le cadre de toute enquête véritablement ambitieuse est alors l'interprétation de Darwin par Ernst Haeckel, dont le maître-ouvrage, *Generelle Morphologie der Organismen*, publié en 1866, a tout juste vingt ans au moment où Freud entre dans la carrière. On y trouve formulée la célèbre « loi biogénétique » fondamentale selon laquelle « l'ontogenèse récapitule la phylogenèse ». On sait que cette loi a toujours été prise pour guide par Freud d'un bout à l'autre de sa carrière. Aussi importe-t-il d'emblée de signaler qu'elle est fautive⁸. Dès la fin du 19^e siècle, des doutes sérieux avaient été soulevés à son encontre (il suffit de penser à la

⁵ L'original a été vendu par la succession Fliess. On ne dispose plus que d'une photocopie. Le texte a été publié in *Luzifer-Amor, Zeitschrift für des Geschichte der Psychoanalyse*, 2012, n° 45, pp. 7-82, avec des commentaires de K. Guenther. De K. Guenther, voir *Localization and Its Discontents. A Genealogy of Psychoanalysis and the Neuro Disciplines*, University of Chicago Press, 2015, qui contient en particulier des explications minutieuses des enjeux du localisationnisme de Meynert et de sa critique par Freud (dont il va être question plus loin). (Je remercie Denis Forest de m'avoir signalé cette référence.)

⁶ T. Longé, *Freud, le temps de la neurologie*, op. cit., p. 13.

⁷ S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, OC XX, Paris, 2010, PUF, par exemple p. 211.

⁸ Voir là-dessus S.-J. Gould, *Ontogeny and Phylogeny*, The Belknap Press of Harvard University Press, 1977.

découverte de l'hétérophyllie par Von Goebel). Nous savons désormais qu'elle reposait sur la manipulation frauduleuse des dessins d'embryon que Haeckel offrait pour preuve⁹, et que même dans les cas où elle s'avère partiellement exacte, il n'y a rien qui permette d'y voir une loi générale – encore moins la version extrémiste défendue par Haeckel, qui lisait carrément l'histoire de l'évolution sur des centaines de millions d'années dans l'ontogenèse des organismes supérieurs¹⁰.

Deuxième difficulté pour le lecteur d'aujourd'hui s'attelant à la lecture des travaux du jeune Freud, c'est qu'il lui faut une distanciation quasi ethnographique pour chausser les lunettes d'un savant de l'époque, et se défaire de réflexes anachroniques. Sans même considérer le poids de la lecture de Darwin par Haeckel, il lui faut penser l'évolutionnisme sans biologie moléculaire, donc sans phylogénétique moléculaire, sans les outils mathématiques de la génétique des populations, sans théorie des jeux évolutionnaires, bref, sans ce qui est peut-être pour nous le plus dérangent dans la théorie de l'évolution, la part impartie au hasard (par exemple dans les mutations) et aux probabilités (pour concevoir l'adaptation). Comme l'ont constamment marqué les historiens du darwinisme, il faut donc se garder de reprocher à ces savants d'être restés plus ou moins lamarckiens (un reproche qu'on a fait à Freud, ainsi que je le notais à l'instant). En réalité, c'est la seule solution quand on ne dispose pas de la génétique moderne pour penser la transmission des caractères. Avant la génétique, il y a *toujours* une dose de lamarckisme dans le darwinisme, et c'est vrai pour Freud comme pour tous les biologistes d'avant, en gros, les lendemains de la Seconde Guerre mondiale.

Voilà qui fait mieux sentir la valeur d'une métaneurologie critique au moins implicite chez les meilleurs esprits : en réalité, il était extrêmement difficile de guider l'enquête empirique en neurologie sur des principes métaneurologiques sans s'exposer au danger de prendre des principes rationnels d'intégration systématique de façon purement métaphysique, par exemple en invoquant précipitamment une « loi biogénétique » fondamentale, ou encore, en traitant une notion aussi fondamentale que

⁹ La référence sur ce point reste l'article de M.-K. Richardson, J. Hanken, M.-L. Gooneratne, C. Pieau, A. Raynaud, L. Selwood & G.-M. Wright, "There is no highly conserved embryonic stage in the vertebrates: implications for current theories of evolution and development", *Anatomy and Embryology*, 1997, n°196, pp. 91-106.

¹⁰ Sur l'importance de la grande loi de récapitulation de Haeckel chez Freud, voir J. Duvernay Bolens, « La théorie de la récapitulation de Haeckel à Freud », *Topique*, 2001, vol.75, n° 2, pp. 13-34.

celle de différenciation-intégration à la Spencer, autrement, un peu comme une clé ouvrant toutes les portes – et cela, même si c'est indubitablement une des ressources de John Hughlings Jackson pour penser la neuropathologie. Coller au plus près à une étude empirique du développement effectif, tout en ne perdant jamais de vue l'horizon évolutionnaire dans lequel s'inscrit l'ontogenèse de l'organisme étudié, c'est là une discipline dont nous avons du mal aujourd'hui à mesurer la contrainte sur les procédures et sur les concepts. T. Longé en donne une idée précise lorsqu'il rappelle l'échec de Freud à mettre en lumière suffisamment vite l'anatomie et la physiologie de certaines structures nerveuses, faute d'avoir recouru à la dégénérescence wallérienne, comme ses concurrents : c'est qu'il s'attachait à repérer coupe après coupe le processus organisateur (une démarche extrêmement coûteuse en temps), et non à obtenir d'emblée le résultat par une préparation invasive qui détruit la structure examinée. Comprendre vraiment, ce ne peut être qu'*accompagner la dynamique d'un processus* – et j'ai envie d'ajouter : *déjà* pour Freud. Cela seul, en effet, peut être tenu pour *probant*.

Les textes réunis par T. Longé permettent ensuite, à mon avis, de donner une valeur de charnière aux écrits sur la « maladie (nous dirions aujourd'hui le syndrome) de Little ». En effet, il s'agit d'un moment particulièrement réussi de l'exercice critique, où l'articulation entre neurologie et métaneurologie est exemplaire. Dans la vaste constellation symptomatique de ce trouble neuropédiatrique, on s'attachera surtout à la diplégie spastique que Freud étudia avec Oscar Rie, et qui compte pour 80% des formes observées. Dans les tableaux de l'époque, du moins ceux qui ressemblent à ce que nous avons toujours sous les yeux, et qui représentent un tiers des paralysies cérébrales, des enfants généralement prématurés présentent des troubles moteurs spécifiques des membres inférieurs. Mais, et c'est ce qui rend le tableau éminemment intrigant, on ne tarde pas à voir apparaître des troubles moteurs de la face, puis des anomalies sensorielles, et dans nombre de cas des retards mentaux, voire des phénomènes épileptiques. Il ne faut pas non plus négliger que certains des tableaux du 19^e siècle sont aussi parfois évocateurs de troubles envahissants du développement qui ont pu être agglomérés par William John Little à sa description princeps de la paralysie cérébrale. Si on parvient vraiment à en faire abstraction (c'est loin d'être toujours clair), la prévalence de la paralysie cérébrale est d'environ 1 à 2,5/1000.

Toujours est-il que la diplégie spastique posait un problème bien caractéristique de l'état de la neurologie de l'époque : s'agissait-il d'un

trouble périphérique (dans la moelle ou dans les fibres motrices), ou d'un trouble central (du cerveau) ? Pour trancher, la tendance était d'attendre des cliniciens une description typique des lésions qu'on puisse inférer régulièrement de la forme des spasmes. Le malheur, c'est qu'on n'arrivait pas à s'accorder sur une telle description. L'opinion régnante était alors que, puisqu'il s'agit d'une maladie congénitale, il fallait chercher son origine dans un trouble de l'oxygénation au moment de l'accouchement – en favorisant donc l'hypothèse centrale¹¹.

L'idée est loin d'être fautive. On sait aujourd'hui qu'environ 10 %, pas plus, des paralysies cérébrales infantiles sont les séquelles d'une encéphalopathie anoxique ischémique. Mais alors, que deviennent le retard mental et l'épilepsie ? L'étiologie de ces troubles reste pour le moment sujette à discussion. L'opinion régnante les impute à un faisceau de causes, où l'on soupçonne des anomalies génétiques, mais aussi des traumatismes discrets pendant la grossesse, et enfin une étiologie infectieuse, puisqu'il semble qu'on observe trois fois plus de cas de paralysies cérébrales infantiles en cas de maladie de la mère.

Mais l'idée de Freud est clairement métaneurologique. Il faut tout simplement renoncer à la recherche de localisations fixes, et pas simplement à l'idée de forme spécifique des lésions. La symptomatologie doit être comprise comme l'effet « en masse » d'un *développement anormal* du cerveau fœtal. Du coup, il ne sert à rien de décrire toujours plus finement les spasmes, en quête d'une origine unique déterminée dans les fibres ou dans le cerveau, car les symptômes s'expliquent selon le principe de Hughlings Jackson : plutôt comme des conséquences de la perte de contrôle des centres supérieurs sur les automatismes des centres de la substance grise médullaire. En d'autres termes, les lésions sont *toujours accidentelles*.

Dans ce travail sur la diplopie plastique, on observe peut-être mieux qu'ailleurs le parricide méthodologique que commet le jeune Freud. Ce qu'il défend en effet, n'est pas juste le primat d'une enquête clinique dynamique sur la nosographie fixiste qui constituait l'horizon pour ainsi dire indépassable de la neuropathologie d'alors. C'est un renversement en acte du dogme déductif de Meynert, ou de ce qu'on pourrait appeler la

¹¹ P.-J. Accardo, "Freud on diplegia. Commentary and translation". *American Journal of Diseases of Children*, 1982, 136, n°5, pp. 452-456, et L.-D. Longo, S. Ashwal & William Osler, "Sigmund Freud and the evolution of ideas concerning cerebral palsy", *Journal of the History of Neurosciences*, 1993, 2, n° 4, pp. 255-282.

doctrine « anatomico-explicative ». Pour ce maître de Freud, en effet, si l'on connaît précisément les centres et les voies, on peut déduire les effets des lésions qui soit coupent ces voies, soit détruisent ces centres (et les multiples combinaisons possibles de ces facteurs). Or ce schéma explicatif est d'une clarté propre tellement évidente, qu'il incline à traiter les anomalies et les incongruences de la clinique descriptive plus ou moins comme du bruit : des phénomènes qui certes, existent bien, mais ne doivent pas entrer en ligne de compte dans l'explication. Oser postuler une anomalie « en masse » du développement cérébral, telle que peu importe l'architecture exacte des centres et des voies impliquées, ce n'est donc pas seulement, en aval, rendre compte du caractère purement syndromique et infiniment varié des expressions de la diplégie spastique, c'est aussi, en amont, tourner la page d'un certain style nosographique en neuropathologie. Certes, l'option métaneurologique retenue par le jeune Freud manque encore de consistance. Il faudra attendre encore Charles Scott Sherrington, et donc au moins 1906¹², pour que le schéma jacksonien et une théorie « intégrative » du système nerveux prennent la forme d'une théorie neurophysiologique empiriquement consolidée. Néanmoins, et c'est le développement décisif qu'autorisaient ces réflexions sur la maladie de Little, on peut soutenir que Freud disposait désormais, sur cette base, d'un moyen inédit d'articuler le cortex et ce qui est l'horizon proprement psychanalytique que nous avons bien sûr aujourd'hui à l'esprit, celui de l'appareil « psychique ».

En effet, pour soutenir cette lecture de la maladie de Little, il faut postuler dans le cerveau une structure de contrôle ou d'autocontrôle fonctionnelle, hiérarchisée, vectorisée par l'évolution, mais qui demeure *ouverte*, du développement fœtal au postnatal, et donc, de l'ontogenèse de l'individu jusqu'à ce qui l'ouvre aux effets socialisants ultimes, non seulement ceux du langage, mais toujours aussi en même temps ceux de la sélection sexuelle. En somme, comme je vois les choses, les notions encore implicites chez Freud dans sa compréhension de la maladie de Little deviennent de plus en plus explicites dans sa description de l'aphasie¹³.

¹² C.-S Sherrington, *The Integrative Action of the Nervous System*, New York, Charles Scribner's Sons, 1906. Voir R. E. Burke, "Sir Charles Sherrington's The integrative action of the nervous system: a centenary appreciation", *Brain*, 2007, 130, n° 4, pp. 887–894.

¹³ Le texte sur l'aphasie étant sous-titré : *Eine kritische Studie*.

Sur cette dernière, il convient d'entrée de jeu de marquer un écart. Contrairement à l'exégèse habituelle, je nie que l'apport psychanalytiquement important de ce texte soit l'usage qu'il fait de la notion de représentation¹⁴. L'apport capital, c'est une lecture purement relationnelle, anti-localisationniste du cerveau aphasique. Ce n'est même pas une transition de l'anatomie à une physiologie fonctionnelle dynamique. Le saut conceptuel est ici davantage comparable à celui d'une géométrie des formes et des quantités vers une pure topologie des rapports, autrement dit d'une neuropathologie anatomo-fonctionnelle même améliorée vers ce qu'on pourrait appeler, avec un brin d'audace, une *analysis situs cerebrales*¹⁵ ! C'est en ce sens que le *psychischer Apparat* de Freud émerge *par extension conceptuelle* du *geistiger Apparat* (l'appareil de l'esprit) de Meynert. Car l'appareil de langage, si l'on peut dire, que postule l'aphasiologie de Freud est un étrange appareil cérébral : il n'a ni

¹⁴ Disons que la conception freudienne relève, en stricte conformité avec la logique de Mill, d'une théorie de la référence *directe*, qui s'applique notoirement très bien aux noms-substantifs, par exemple aux parties du corps (« bras », « main », etc.), ce qui a toute son importance dans l'analyse des paralysies hystériques. Comme le note T. Longé, c'est ce qui permet de comprendre la fameuse formule de Freud, « La lésion [dans l'hystérie] serait donc l'abolition de l'accessibilité associative de la *conception* du bras » [je souligne] : T. Longé, p. 36. Mais c'est aussi parce que c'est une théorie *causale proximale* de la référence, au sens où le lien ne se fait pas avec l'objet dehors, mais avec l'objet *dedans*, dans la connexion associative entre la représentation de mots et la représentation de choses, laquelle connexion est pour ainsi dire intramentale ou intracérébrale – d'où l'« accessibilité associative ». À cet égard, la sémantique implicite dans la conception freudienne de la représentation n'a paradoxalement rien à craindre de l'objection que lui adressent les partisans de la référence *distale* (qui associe la représentation à la chose dans le monde extérieur) : que si la chaîne causale au principe de la référence est très solide car très courte, elle court en revanche le risque de n'avoir qu'un rapport fragile avec l'objet extérieur. L'objection vaut en effet dans le cas normal, c'est-à-dire pour une théorie de la référence *perceptive*. Mais la conception proximale est alors d'autant plus compatible avec l'*hallucination* et le *rêve* (au sens où, justement, la représentation proximale est très peu corrigible à partir de l'objet distal, mais au contraire, très influençable par les représentations de mot voisines). Même si les idées contemporaines de la référence causale directe, qui sont anti-frégéennes, puisent davantage à la lecture de Mill par Kripke, elles obéissent au même principe.

¹⁵ Notons que cette idée est ancienne et que Freud pouvait la tenir d'un de ses maîtres, G.-T. Fechner, qui énonçait, en 1860 : « L'esprit est étendu dans le corps. » Le motif le hantera jusqu'à la fin. En témoigne la fameuse note de 1938 : « Il se peut que la spatialité soit la projection de l'extension de l'appareil psychique. Vraisemblablement aucune autre dérivation. Au lieu des conditions a priori de l'appareil psychique selon Kant. La psyché est étendue, n'en sait rien. »

afférences propres, ni efférences spécifiques. Il emprunte plus ou moins en les *parasitant* (je vais revenir là-dessus) à toutes sortes d'appareils fonctionnels de niveau inférieur : à l'appareil moteur, auditif, visuel, etc., lesquels peuvent demeurer intacts tandis que l'aphasique a perdu la possibilité d'émettre ou d'entendre des mots, de les lire ou de les reconnaître visuellement, etc. Cela signifie que cet appareil de langage ne s'ancre nulle part dans des lieux cérébraux distincts, mais qu'il est pour ainsi dire virtuel.

En introduisant cette notion de virtualité, il semble qu'on ouvre une fenêtre intéressante sur la distinction capitale de la fin de *L'Interprétation du rêve*, où Freud parle de la réalité (*Realität*) de l'appareil psychique, et non de l'autre notion non pas *modale*, mais *causale* de la réalité (ou *Wirklichkeit*, pour rester dans l'espace des distinctions kantiennees classiques)¹⁶. Un tel appareil psychique, en effet, a bien une réalité, mais c'est celle d'une virtualité qui est actualisée, qui ne devient réelle que sollicitée d'une certaine manière, et qui mobilise alors seulement, indirectement, quelque chose dans le cerveau de l'individu. Il n'est pas très difficile d'identifier l'opérateur actualisant de cette virtualité qui passe à la *Realität* : c'est l'Autre. Un premier argument dans ce sens vient de la lecture de la théorie freudienne de l'aphasie. Si même on supposait qu'il n'y ait au monde qu'un seul individu, et donc un seul cerveau, strictement rien ne s'opposerait à ce qu'il soit aphasique au sens de Meynert. Il pourrait en effet présenter toutes les lésions requises. Mais pourrait-on dire pour autant que cet individu unique a perdu quoi que ce soit comme des fonctions du langage ou de la parole ? C'est cette expérience de pensée qui est à l'arrière-plan de la revendication de Freud selon laquelle la *motivation à parler* doit jouer un rôle décisif dans la compréhension du désordre fonctionnel qu'on cherche à élucider. Or il semble difficile d'inclure cet ingrédient dans la nosologie de l'aphasie si l'on ne fait aucune place au sein de l'appareil de l'esprit (*geistiger Apparat*) à un schéma d'orientation sur l'Autre, Autre qui pourtant n'y est pas physiquement inscrit. C'est parce qu'il y a un Autre du langage, selon mon raisonnement un Autre *virtuel*, que l'appareil de langage lui-même ne peut exister qu'à un niveau virtuel qui « parasite » les fonctions effectives (*wirklich*), comme une fonction sur une fonction. Et c'est en ce sens qu'il ouvre la voie à l'appareil psychique à venir.

¹⁶ C'est sur ce point que se clôt justement l'étude de T. Longé, p. 351.

Il en ressort, par contraste avec l'analyse jacksonienne de la maladie de Little, qu'on a moins affaire à un schéma de niveaux supérieurs et inférieurs (les automatismes de ces derniers étant libérés quand l'inhibition fait défaut au niveau supérieur), et plutôt à ce qu'on pourrait (dans le vocabulaire de la philosophie contemporaine de l'esprit et des neurosciences) appeler un cas de *survenance*, ou de dépendance asymétrique¹⁷. L'appareil psychique, entendu de cette manière, repose sur des bases cérébrales, mais les bases cérébrales ne suffisent pas à déterminer ce que doit être cet appareil psychique (ni en termes d'identification, ni en termes de causalité). En ce sens, mon usage de la notion de parasitage était juste provisoire : s'il y a bien ici *survenance*, alors le problème en philosophie de la psychanalyse n'est plus de savoir, comme autrefois, par quel « transfert métaphorique » du lexique neurologique on aboutit au lexique psychanalytique, mais de comprendre ce que Freud stipule rétroactivement du niveau cérébral (fonctionnel) pour que ce niveau inférieur permette le gain de liberté (fonctionnelle) attestée au niveau supérieur dans l'appareil psychique. Et, dans l'argument présenté ici, ce qu'il stipule est simple : c'est le caractère *virtuel-relationnel* de ce qui émerge des interconnexions neuronales, et la nécessité de penser l'appareil de langage en rapport à un Autre (lui-même virtuel). Envisager les choses de cette façon, c'est donner congé à toute lecture des écrits neurologiques de Freud qui ne ferait que détecter toujours plus de ressources métaphoriques dont l'autonomisation conceptuelle ne serait consommée qu'avec le passage au vocabulaire psychologique (*l'Esquisse* étant le creuset de cette autonomisation). Au contraire, je suggère que l'articulation neurologie/métaneurologie se déploierait par extensions conceptuelles successives, jusqu'à postuler, au dernier terme de la *survenance*, un appareil psychique virtuel *actualisé*, ou rendu *real*, par l'Autre¹⁸.

¹⁷ J. Kim, *La Survenance et l'esprit*, trad. française, Paris, éditions d'Ithaque, 2008-2009.

¹⁸ Tout est d'ailleurs bien loin d'être résolu par là. Une difficulté de la conception que je développe est la suivante : l'appareil psychique caractérisé ainsi par dépendance asymétrique (*survenance*) se voit néanmoins attribuer une consistance ontologique *propre* – d'une autre sorte, toutefois, que celle purement matérielle, ou fonctionnelle-reposant-sur-du-matériel, des niveaux inférieurs (en dernière instance, neuronaux et biochimiques). Son réel est le genre de réel qui résulte de l'actualisation d'une virtualité. Mais cette dernière une fois actualisée, en quel sens la *Realität* n'est-elle pas, en fait, *Wirklichkeit* ? Uniquement parce qu'elle dépend justement d'une actualisation par « l'Autre », ce qui n'est pas à proprement parler un fait de causalité (il y a

On peut enfin noter, à titre accessoire, qu'un darwinien conséquent, au fait des problèmes naissants de la sexologie d'alors, ne pourrait voir dans ce qui est au cœur de mon hypothèse qu'une confirmation de ses intuitions. Il y avait, en effet, tout un débat autour de la sélection sexuelle¹⁹. Comme on sait, l'influence de Edwin R. Wallace avait plutôt contribué à mettre sous l'éteignoir les revendications de Darwin à cet égard. La sélection écologique, autrement dit la lutte pour la vie, devait suffire à tout expliquer. L'idée d'une sélection intraspécifique entre mâles et femelles (qui plus est, s'exerçant de la femelle vers les mâles !) ne pouvait avoir de succès avant l'émergence d'une préoccupation naturaliste en sexologie – et cette dernière est massivement allemande. Or il y a bien des différences sexuelles au sein d'une même espèce, l'humaine comme les autres et, si l'on est darwinien *contre* Wallace à des fins sexologiques, on est conduit à se demander comment l'appareil cognitif peut bien être mis en fonction de façon à permettre cette sélection-là. Très certainement, sans accorder aucun privilège à la cognition *consciente*, puisque des animaux sans cortex développé connaissent la sélection sexuelle. Sans élaborer davantage, mais pour ouvrir des pistes de réflexion, il est clair que nous avons ici la source d'une théorie des pulsions qui *survient* (au sens de la survenance) sur les instincts, qu'elles « parasitent » et reconfigurent après coup, en fonction de cet Autre sexuel qui figure à l'horizon de notre socialisation. C'est aussi pourquoi, comme les évolutionnistes l'avaient remarqué, la sélection sexuelle, à mesure qu'on s'élève dans l'échelle de la complexité et qu'on s'approche de la vie consciente humaine, ressemble de plus en plus à la sélection *artificielle*, c'est-à-dire au modèle darwinien de l'élevage. On voit par là tout le bien que je pense d'un prétendu « fourvoisement biologisant » de Freud, qui en dit plutôt long sur l'extrême difficulté de nos psychologues à l'ancienne mode à se saisir des potentialités explicatives inédites du darwinisme. Car ce n'est nullement malgré la biologie que Freud a pensé la psychanalyse, mais *grâce à elle*. On peut faire à ce sujet

clairement ici un élément normatif, un horizon d'attente croisée ou une *supposition entretenue*). Cela ne rend pas les choses plus commodes à penser.

¹⁹ Comme S.-J. Gould l'a bien vu, il faut reconnaître à Frank Sulloway, dans sa reconstruction si problématique de la « biologie de l'esprit » chez Freud et son enracinement dans une sexologie darwinienne, d'avoir pointé dans cette direction : S.-J. Gould, *Ontogeny and Phylogeny*, *op. cit.*, p. 156, et la note p. 427. Rappelons que la preuve de ce qui reste chez Darwin une intuition n'a été rapportée que dans la première moitié du 20^e siècle, avec Ronald Fischer.

une autre remarque. Il est tout à fait possible que l'Autre du langage et l'Autre sexuel (qui ont en commun d'exister tous deux virtuellement pour un appareil psychique lui-même virtuel) se recoupent à certains égards. Mais il doit être démontré que ce recoupement est réel et décisif. L'idée selon laquelle c'est par essence ou par nature que l'Autre est *à la fois* l'Autre de l'adresse dans le langage *et* le lieu visé par la flèche pulsionnelle (l'« Autre sexe », dit de temps en temps Lacan) mérite une justification indépendante.

L'appareil théorique resserré mis en place par T. Longé dans ses commentaires des écrits de jeunesse de Freud (métaneurologie, neurologie critique, neurologie « en extension »²⁰) s'avère donc redoutablement efficace et, semble-t-il, tout à fait congruent avec une dynamique qu'on peut sans doute prolonger encore davantage. Mais ce que j'ai cherché à rendre plausible est d'une nature différente : nous ne sommes en rien contraints de déférer une fois encore à la lecture classique, celle de la *métaphore* de la neurologie à la psychologie, et nous pouvons apprécier davantage le rationalisme puissant de Freud en l'éclairant avec des outils actuels, qui font appel à une compréhension *modale* de la réalité de l'appareil psychique, et à son inscription dans une architecture *par survenance* du mental sur le cérébral (*via* celle du psychique sur le langagier). Bien sûr, il s'agit là d'une lecture spéculative, qui force le sens au-delà du texte littéral, mais qui pourrait, peut-être, introduire une certaine *continuité* entre les recherches neurologiques et celles en sexologie, ou sur le langage et les symboles culturels, que Freud déploie dans ces mêmes années. Si elle inspire d'autres relectures, j'en serai enchanté.

²⁰ T. Longé, *Freud, le temps de la neurologie*, *op. cit.*, p. 49.